

LA MAIN DROITE DU SIRE DE GIAC
(1836)

ALEXANDRE DUMAS

La main droite du sire de Giac

LE JOYEUX ROGER
2008

ISBN-13 : 978-2-923523-52-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

I

Si le lecteur, qui nous a déjà si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'Avranches, entre Trans et Saint-Hilaire, au pied d'un château-fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James-de-Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent jusqu'à Pontorson, s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siège devant le château de Saint-James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp et sur la palissade qui le protège, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille qui a tracé le plan de ces fortifications, établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que, dans les guerres bizarres du moyen âge, où tout se faisait, non point d'après un plan de campagne unitaire, mais selon le caprice des chefs aventureux qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient vingt-cinq hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément délivrée qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive, pour que les assiégeants d'aujourd'hui fussent assiégés demain ; or, c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James-de-Beuvron.

Mais à cette heure, et grâce aux précautions si habilement

prises, tout était calme dans le camp ; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui, de quart d'heure en quart d'heure, faisaient entendre le cri de veille ; tous les feux étaient éteints dans les baraques des soldats et dans les logis des capitaines ; une seule tente, plus élevée que les autres, et au-dessus de laquelle flottait, à chaque bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore : c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée, qui dormait tranquille, se reposant sur lui, comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit ; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères était un beau jeune homme de trente-deux à trente-trois ans à peine, aux longs cheveux châtains tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physiologie aurait eu une expression de douceur parfaite, si un léger froncement de sourcil, qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue qui, chez les Bretons, dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui, comme nous l'avons dit, veillât encore par le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait, de la main droite, des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Arthur, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémoires faits depuis l'an 1413 jusqu'à la fin de 1424.*

— Ah ! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus riches pages de mon histoire, et que cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

— Voilà de tristes pensées, monseigneur ! répondit un homme vêtu d'un habit de paysan, qui était entré dans la tente d'Artus et

s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçut. Et, malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

— Ah ! c'est toi, le Gruel ? répondit Artus avec un demi-sourire qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messenger n'en était pas moins le bienvenu. Sur mon âme, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie avec ordre de visiter, les uns après les autres, tous les arbres des environs, afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

— Et cela aurait bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pas pris la précaution de substituer cet habit de manant à votre noble livrée. Les Anglais battent nuit et jour la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du sire de Scales, et, quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise. À ces mots, Guillaume le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

— Et jusqu'où as-tu été ?

— Jusqu'à Rennes, pardieu !

— Tu n'y as point appris de nouvelles du roi ?

— Si fait ; il est à Issoudun avec M. de Giac et la cour.

— Mais les cent mille écus promis ?

— Je n'en ai point entendu parler.

— De sorte que cet argent que tu rapportes ?... reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

— Se compose du prix des bijoux que vous m'avez chargé de vendre et de deux cents écus d'or, dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Lorraine.

— Mes bonnes sœurs ! murmura Artus.

— Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Morlaix ou de Quimper, mais, eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinois.

— De sorte que notre fortune se monte ?...

— À quatre cent quatre-vingts écus d'or.

— Allons ! il y aura du moins de quoi payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres ; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir de notre roi.

— Dieu le veuille ! répondit Guillaume avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

— Qu'est-ce à dire ? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée, quand son chef lui donne l'exemple ?

— Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis, et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

— Et ces mots ?...

— Promettaient une révolte pour demain, si, au point du jour, les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

— Une révolte ? s'écria Artus en bondissant de son lit. Une révolte ? tu as mal entendu, Guillaume.

— Non, monseigneur ; je suis sûr de ce que je dis ; ainsi, prenez toute précaution, je vous prie.

— Une révolte ! continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas ; une révolte ! ce serait une chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

— Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands et donner un à-compte aux troupes ?

— Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole ; quant aux soldats, je leur dois le pain, l'eau et le fer, et tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

— Cependant, monseigneur...

— Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et, s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les

plus pauvres, en leur recommandant de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu, à l'expression de son visage, que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et, soit fatigue d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit, et allait s'élancer hors de sa tente lorsque le Gruel entra.

— Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc au dehors ?

— Ce que j'avais prévu, monseigneur.

— Une révolte ! s'écria Artus en saisissant une masse d'armes accrochée au chevet de son lit.

— Non, pas encore.

— Mais enfin, qu'est-ce donc ?

— La garde des portes n'a pas voulu laisser sortir les marchands de bestiaux.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'elle a été prévenue, par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente, que tout l'argent que j'avais rapporté avait été employé au payement des vivres, et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

— De sorte que ?... continua Artus impatientement.

— De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands, qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

— Ils ont raison, par Notre-Dame ! et je vais leur courir en aide, comme à de braves gens.

— Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur ?

— Non, non ; il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront, afin que, si l'un d'eux hésite à obéir, il

n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehan ! mon cheval !

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles, et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable, et voulut, comme d'habitude, lui présenter le genou ; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse, et, ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité, mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté.

Alors les marchands, qui comprenaient qu'une fois abandonnés aux mains des gens de guerre la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense. En conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfants au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris dès sa jeunesse à mettre au-dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison à leur cruauté. Ils étaient, en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre contre les manants, et criant : *À mort ! à mort !* sans savoir encore ce qu'avaient fait ceux qu'ils

condamnaient d'avance à mourir.

Tout à coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre :

— Le connétable ! le connétable !

Au même instant, cette foule, si pressée qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef, qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies les marchands, et au milieu desquelles ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais, à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant aux pieds du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns, grâce ; les autres, justice.

— Pourquoi n'êtes-vous point partis au point du jour, comme je vous l'avais ordonné ? dit Artus d'une voix qui couvrit toutes les autres et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

— Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit d'une voix plus basse celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avancant vers la porte du camp :

— Pourquoi, dit-il aux sentinelles avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes ?

— Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

— C'est juste ! dit Artus ; et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui qui lui avait parlé

— *Bretagne et Bourgogne*, lui dit-il. Maintenant, allez.

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride et s'avança vers la barrière, suivi de tous ses camarades :

— *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux soldats.

— Passez ! répondirent les gardes.

Et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus, qui avait suivi le convoi des yeux, se retourna et aperçut à quelques pas de lui plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le seconder, si besoin était.

— Messieurs, leur dit Artus, paraissant avoir complètement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assaut. Messire Alain de la Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs trousseaux au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploermel et du Roc-Saint-André de préparer les fascines et les échelles. Monsieur de Cœtivi, prenez deux cents cavaliers, et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Pontorson, afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Eder, nous monterons à l'assaut en même temps, chacun de notre côté ; et, maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

À ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier, suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement, sur lequel s'agitaient, un quart d'heure auparavant, trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert, car il ne restait que les soldats de garde et le connétable, qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

II

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avancait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James-de-Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. M. de Coëtivi, avec vingt-cinq lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de la Motte avait divisé ses archers en deux troupes, et, gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume, son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Eder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'apprêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvements des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres, et garnissaient, vers les deux ponts menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée de trait, que les assiégés poussèrent des grands cris ; un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés de part en part par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers, et continua de s'avancer vers les murailles. À peine avaient-ils fait trente pas que de nouveaux messagers de mort pénétrèrent dans ses rangs. Quelques blasphèmes se firent entendre ; cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte, et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors les archers bretons plantèrent devant eux leurs boucliers en pointe, et, s'agenouillant

derrière, ils s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsqu'Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés, en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre ; puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers virent alors se ranger près de lui, comme, de nos jours, quelques officiers impatients se mêlent aux tirailleurs pour peloter en attendant partie ; ce jeu, du reste, était d'autant moins dangereux, que leur armure les mettait à l'abri des traits, qui venaient s'é mousser sur leurs cuirasses flamandes, que la lance elle-même avait peine à percer.

Cependant, parmi ces volées de flèches qui cliquetaient contre son armure comme la grêle sur un toit, Artus en sentit une le frapper plus violemment que les autres, et une légère douleur à l'épaule gauche lui prouva que, si éprouvée que fût sa cuirasse, la pointe de l'arme ennemie avait pénétré jusqu'à la chair. Il l'arracha aussitôt, et, l'examinant avec soin, il reconnut dans l'enpennure le chiffre de Mathieu de Duncaster, fameux ouvrier anglais, qui s'était rendu célèbre par le choix du bois qu'il employait dans la fabrication de ses arcs, et la qualité du fer dont il garnissait ses flèches. À peine avait-il fini cet examen, qu'il se sentit de nouveau frappé à la cuisse. La flèche, cette fois encore, avait entamé la cuirasse, mais n'avait pu la traverser.

— Seriez-vous blessé, monseigneur ? s'écria avec inquiétude Guillaume de la Motte, qui était à ses côtés.

— Non point, grâce à ma bonne armure de Gand, reprit Artus. Mais il est urgent que je reconnaisse le drôle qui nous envoie de pareils cadeaux, et que j'en fasse promptement justice, car chacune de ces flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme ; et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous, armé à la légère comme vous l'êtes, votre jaquette de maille ne vous protégerait guère plus qu'un filet de

pêcheur, et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume de La Motte en tombant sur un genou.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant ? dit Artus.

— Il y a que je suis fortement frappé, monseigneur, mais, voyez-vous ce damné Gallois qui se penche sur le rempart pour me montrer à ses camarades ? c'est celui-là, c'est celui-là qui m'a tué.

Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé, et vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient près de trois pieds de long, lui entraît au-dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

— Eh bien ! que désires-tu, Guillaume ? lui répondit Artus, et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche ; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

— Oui, oui, je te comprends, murmura Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc ; et quoique ton dernier désir ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. Meurs en paix, Guillaume.

La flèche d'Artus parcourut l'espace en sifflant, et, allant frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée, elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc, et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de ses camarades. Artus se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passait comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit, et expira.

— Aux murailles ! aux murailles ! s'écria Artus, profitant du

désir de vengeance dont ce spectacle venait d'animer les chevaliers ; aux murailles ! Les fossés sont comblés et les échelles sont prêtes.

Et, donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers les remparts, suivi de ses capitaines et de ses hommes d'armes. Les archers restèrent en arrière pour protéger l'assaut en écartant les Anglais de la muraille.

En un instant cinquante échelles furent dressées, et, animé par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeants étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri : *les Anglais ! les Anglais !* se fit entendre derrière eux. Aussitôt, les archers chargés de protéger l'attaque, se croyant surpris, arrachèrent leurs boucliers du sol, et, les jetant sur leurs épaules, se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui les avait alarmés. Alors les assiégés, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre que les chevaliers et les hommes d'armes, commencèrent à faire pleuvoir sur leurs têtes, du haut des remparts, des pierres, des charpentes, des poutres, et enfin tous ces projectiles que la tactique des sièges a l'habitude d'amasser sur les murailles lorsqu'un assaut se prépare ; en même temps, un corps de cavalerie se fit ouvrir la porte la plus voisine, et, se déployant dans la plaine, vint charger par derrière cette armée, qui, d'assailante qu'elle était tout à l'heure, avait grand'peine maintenant à garder la défensive.

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun, le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles ; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers, et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu ; c'était

donc plutôt pour mourir que pour vaincre qu'ils continuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa personne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat : aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeants contre la muraille ; les cris *les Bretons ! les Bretons !* se firent entendre. À leur tour, les soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude ; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais ; hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus. Enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait Artus du secours qui lui arrivait fut renversé, et monseigneur de Coëtivi, sanglant et mutilé, vint tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe, destinée à battre la compagnie, qui avait donné l'alarme aux archers bretons, et qui, voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'était précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville, qui se referma derrière elle. Alors il revint à l'endroit où l'assaut avait été donné ; mais les échelles avaient été brisées par les assiégés ; des torches résineuses jetées sur les fascines les avaient enflammées ; ses troupes elles-mêmes, harassées de fatigue, indiquaient, par leur contenance, que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue, et, tout en pleurant de rage, donna le signal

de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Eder n'avait pas été plus heureuse que la sienne ; dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de La Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval, et n'avait plus reparu. Enfin, cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde, et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte : la porte n'était point gardée. Alors il appela son secrétaire, ses écuyers, ses pages, et les interrogea. Mais il n'en put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu, et depuis lors, s'étant tenus cois et couverts, ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment, une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp : les étoiles rougirent ; le ciel se ternit de pourpre ; le feu venait de prendre aux logis des archers, et cependant aucun signe d'alarme n'en avait donné connaissance.

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux qui s'approchait rapidement, sans qu'aucun effort s'opposât à sa violence. À tout moment il s'attendait à entendre jeter des clameurs de détresse, à voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout, au contraire, restait muet et mort, comme si, depuis un siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des

hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarme.

Un cheval à demi brûlé qui s'élança d'une baraque croulante, et qui passa rapidement près de lui en hennissant de douleur, fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui, et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis, et avait abandonné son connétable.

III

Cette défection inattendue, et qui avait pour cause le défaut de solde des gens de guerre, conduisait les affaires du roi Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand-peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les vingt mille hommes avec lesquels il était venu mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron ; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu, et comptant toujours sur une somme de 100,000 écus que lui avait positivement promis le roi, et qui avaient même été levés par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Meun-sur-Yèvre ; mais enfin ces 100,000 écus avaient manqué, on ne savait par quelle cause, et ce nouvel effort d'un des grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'Île-de-France et la Guyenne ; ils avaient la Bourgogne pour alliée ; ils possédaient tous les ports de France, et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère patrie, qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient, non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie, et selon la direction qui lui plaisait ; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La solde manquait-elle, les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine, que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi ; les campagnes étaient dévastées ; les villes, prises et reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans

la même année : partout ce n'était qu'une guerre de partisans, qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs conquérants. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès ; mais ces progrès étaient lents, parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier, qu'à la fortune ou à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII, que nous avons laissé enfant dans nos dernières chroniques de France, s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais non celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au-dessous des grandes circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité que selon la prudence.

C'est ainsi que l'épée de connétable, qui se trouvait, depuis le 7 mars 1424, au côté de Richemont, et qui portait sur son fourreau les fleurs de lis de France, s'était égaré un moment entre les mains d'un Écossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant général, sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Crevant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk, et avait reçu, en récompense de ses bons services, le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entra en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande, qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne, et que de cette formation est venu le titre de Compagnie Écossaise, que portait encore, en 1829, la première section des gardes du corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation toujours plus précaire les changements de politique, si souvent renouvelés, plongeaient la fortune de la France. Chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentirait à l'accepter. Ces conditions étaient : le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtonceaux, et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean ; c'est que le nouveau connétable, arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues que ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconciliation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France ; déjà même il avait réalisé une partie de ce rêve, en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert des pourparlers avec Philippe le Bon, donnant pour preuve de repentir de la part du roi le renvoi de Tanneguy Duchâtel, nommé sénéchal à Beaucaire, et l'exil du président Louvet, qui s'était retiré à Avignon. Quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leurs promesses au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés, et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant une puissance inconnue et malfaisante neutralisait les uns après les autres les efforts que tentait Artus : le roi, plein de force et de bonne volonté tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté, dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour titre celui de *roi de Bourges* que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse à curre ou au vol, les soirées au jeu de

cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

À la fin d'une de ces journées futiles, qui faisaient dire à La Hire que *jamais il ne s'estoit trouvé roy qui perdist si joyeusement son royaume*, Charles, qui mérita depuis le nom de *Victorieux*, mais que l'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que l'*Insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun ; encore, ce jeu, tout à la mode qu'il fût alors, paraissait-il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui que comme un plaisir réel : aussi de temps en temps une de ses mains, pendant le long de son fauteuil, allait-elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds, et qui répondait à cet appel en cambrant son long cou de serpent et en entr'ouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et, se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué ; car aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

— Bien, Fido, bien ! dit Charles ; vous êtes une belle bête, bien dévouée, comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau que de ses trois mille Lombards, qui ont commencé par piller mes provinces, et qui ont fini par me faire perdre la bataille de Verneuil : aussi vous aurez un beau collier d'or tant que j'aurai une couronne sur la tête.

— Entendez-vous cette promesse, Fido ? dit de Giac en se mêlant de la conversation. Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou.

Fido fit entendre un léger grognement.

— Ce n'est pas sûr, de Giac reprit mélancoliquement Charles en continuant de caresser son lévrier car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous mon-

seigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille ainsi de mal en pire dans le royaume.

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir, auquel Fido répondit par un gémissement.

— Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller, et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

— À ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseils de Votre Altesse, dit de Giac, car je ne suis pas dans les bonnes grâces de Fido.

— On a vu de pareils miracles, continua le roi, répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori, et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roy, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans que personne osât indiquer une route ? Eh bien ! j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après, nous avions rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

— Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'âme de l'homme.

— C'est vrai ; et cependant regardez ces yeux magnifiques, Pierre ; ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit briller un rayon d'intelligence humaine ? Examinez ces oreilles qui se dressent pour écouter ce que je dis ; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre ? Elles entendent, d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido, pour qu'il parte ; qu'à le rappeler, pour qu'il revienne ; qu'à faire un signe, pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas faire autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les séparera toujours de cette belle race canine : c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd, et qu'ils le mordent quand

il tombe.

Le silence qui succéda à cette boutade misanthropique se serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes qu'elle avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivait la direction des yeux de l'intelligent animal ; il vit qu'ils étaient fixés vers la porte des gardes.

— Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive ; voyons comment le recevra Fido : je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment la tapisserie se souleva, et un page annonça : *Monseigneur Artus, comte de Richemont, connétable de France.*

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle ; Fido courut à la porte. Au même instant le connétable parut : le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

— C'est vous, mon cousin ! dit le roi d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie, pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

— Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus en caressant du bout des doigts le lévrier, dont, au premier coup d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. Et ce n'est point ma faute si je suis ici à cette heure, au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James-de-Beuvron.

— Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin ?

— Plusieurs demandes que j'ai à vous adresser, sire.

— Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit un siège de la main ; mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

— Sire, dit gravement Artus je ne vous parlerai pas de la maison de Bretagne ; vous la connaissez, car elle est de noblesse

égale à la maison de France. Je suis fils, vous le savez, du bon et vaillant duc Jehan, qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée, tandis que le roi votre père perdait le sien.

— Monsieur mon cousin ! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil.

Fido se coucha aux pieds du connétable.

— Sire, continua Artus, laissez-moi dire ; lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père mourut, que nous étions encore bien jeunes ; le duc Philippe le Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie ; mais bientôt il mourut à son tour, et je passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils du roi, lequel chargea un brave écuyer, qui était du pays de Navarre, et qui avait nom Peronit, de faire mon éducation militaire, que le duc votre oncle surveilla lui-même avec le même soin que si j'eusse été son enfant. C'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, je fus du parti opposé au duc de Bourgogne ; c'était mon premier engagement, et ce fut de cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

— Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre à l'éloge du roi.

— De sorte qu'en 1413, lorsque monseigneur le duc de Bourgogne et le roi Charles VI, votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siège devant Bourges, je courus en Bretagne chercher du secours, et cela à telles enseignes que je m'y pris de querelle avec Gilles, mon frère cadet, qui était bourguignon. Je n'en obtins pas moins du duc Jehan, mon frère aîné, seize cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de La Belière, messire Armel de Châteaugiron et messire Eustache de La Monnaye : assemblée si formidable, et capitaines si vaillants, qu'en passant nous prîmes Sillè-le-Guillaume, Beaumont et Laigle d'assaut.

— Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune, mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience ; mais Artus ne parut aucunement le remarquer, et continua.

— En 1415, à la première requête du roi Charles VI, et quoique j'assiégeasse Parthenay, je levai le camp de devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban, le sire de Combour et Édouard de Rohan, qui portait ma bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 26 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour combattre tant de vaillants hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée. J'y fus fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache, après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. Je lui jurai d'être son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans en Angleterre. Je revins sur parole en Normandie, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui me fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort, je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi mourut au château de Vincennes, près Paris. Dès lors je devins libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne et vins offrir mes services à Votre Altesse.

— Oui, mon cousin ; nous nous vîmes à Angers, et c'est alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.

— Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les

prés de Chinon, et, en la recevant, je pris l'engagement de lever à mes frais sur mes terres vingt mille hommes de troupes ; en échange, sire, vous prîtes celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. Est-ce vrai ?

— Oui, mon cousin.

— J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres, je les ai conduits en Normandie, j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et de là j'ai été mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron.

— Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

— C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, sire, car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous avez manqué aux vôtres. Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur des armures anglaises.

— J'ai manqué à mes promesses ! dit le roi en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable ; et auxquelles, mon cousin ?

De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir.

— Restez, dit le roi en lui faisant signe de s'asseoir. Vous voyez qu'on nous accuse, restez pour nous défendre.

De Giac retomba sur son fauteuil.

— Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez des marchands de Rennes toutes mes orfèvreries et toutes mes vaisselles d'argent. J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne et à mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier ; jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que j'étais comte, et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre. Mais cela n'a pu suffire. Aussi mon armée s'est-elle débandée pendant la nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, abandonnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et

menaçant ; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces ni prières ; ils m'ont renversé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont laissé évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.

— Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin ? dit à son tour, en se levant et en pâlisant de colère, le roi Charles VII.

— En ne m'envoyant pas les cent mille écus que Votre Majesté m'avait promis.

— Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Charles en se rasseyant et en jetant un regard sur Pierre de Giac ; car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie, et passerait aux mains de mes favoris, au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces cent mille écus ont été levés sur les bonnes villes, et ne sont certes pas restés dans notre caisse, où il n'y a que quatre écus à cette heure : et la preuve, c'est que nous avons été forcé de faire crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

— Mais alors, où donc est passée cette somme ? dit Artus avec étonnement.

— Demandez au chevalier de Giac, mon cousin, répondit timidement le roi ; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

— Mais je crois, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or et sans attendre l'interrogation de Richemont, je crois qu'elle sera passée, une partie à acheter ces six magnifiques gerfauts blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés, l'autre à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi, et le reste...

— Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Île-Bouchard,

laquelle était indigne de la veuve du comte de Turenne et de la maîtresse de M. de Giac.

— Peut-être, répondit le chevalier d'un air moitié embarrassé, moitié indolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait tenu à la main, et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

— Arrêtez, mon cousin ! lui dit Charles en le retenant. Nous ne reprenons pas votre parole.

— Sire, prenez-y garde, répondit Artus ; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

— Oui, mon cousin, nous savons qu'elle sont presque égales à celles du roi.

— Vous savez que, parmi mes droits, est le droit de justice basse et haute, et que les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme à vous-même.

— Je le sais.

— Et Votre Altesse me confirme dans ces droits qu'elle m'a donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424 ?

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et la présentant à Richemont :

— Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il ; nous nous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina.

— Maintenant Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clefs de la ville ?

— Et pourquoi cela, mon cousin ?

— Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du bourg de Deolz, demain dès la pointe du jour, répondit Artus.

— Vous pouvez les prendre, dit le roi.

— Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse,

permettra-t-elle que je me retire ?

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde.

Le connétable salua profondément le roi, et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz, et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que M. de Giac était arrêté, selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir pour savoir ce qu'il en fallait faire.

— Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi, avec cent lances ; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. Quant à vous, Jehan de la Boissière, ajouta le connétable en se tournant vers un autre écuyer, partez pour Bourges, et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi, où l'attend de la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres données, Richemont se mit à genoux, et écouta dévotement la messe.

IV

Maintenant nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clefs de la ville. C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles, pour concevoir aucune crainte et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison, après avoir enfoncé sa porte à coups de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever, sans lui donner le temps de passer d'autres vêtements qu'une longue robe de velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait, d'avance, été amenée pour lui. Alors arriva l'écuyer qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroulé dans les prisons de la ville, et, le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta, assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux, et la tête dans ses deux mains. Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Un prêtre, répondit sourdement de Giac.

C'était la seule parole qu'il avait prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et, voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença de l'exhorter à supporter la mort avec courage.

— Ce n'est pas la mort que je crains, dit de Giac ; nous nous sommes trop souvent vus de près pour que j'en aie peur. Je la

connais ; c'est une vieille amie, et, si elle venait seule, je la bénirais.

— La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, dit le prêtre.

— Ou avec sa vengeance, mon père, répondit de Giac.

— Ayez confiance en celui qui est mort pour la désarmer, continua le moine tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier.

Celui-ci étendit la main droite pour le prendre, mais à peine l'eut-il touché qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. Le crucifix tomba à terre.

— Sacrilège ! s'écria le moine.

— Ce n'est point un sacrilège, mon père ; c'est un oubli, répondit de Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée ; et vous voyez, ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite, et en baisant l'image sainte avec amour, que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

— Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

— Si grand, que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

— Vous êtes cependant bien jeune ?

— Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même ; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. Et, croyez-moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

— Nos douleurs dans ce monde nous sont parfois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face, et que j'ai prise pour la sueur de la crainte, était celle du remords.

— Je vous ai fait demander comme un malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme, que, lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander, enfin, parce que, depuis dix ans, mon sein renferme des secrets si terribles, qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme, afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

Le moine chercha des yeux un siège.

— Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit de Giac en se laissant tomber sur ses genoux et lui donnant sa place.

Le prêtre s'assit.

— J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean-sans-Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

— Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

— Ah ! vous êtes dauphinois, mon père ?

— J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

— Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe : j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez ; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa bouche me dît : Je t'aime !... Je devins son époux ; toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot ; j'aurais donné pour elle, je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon âme. Mon père, cette femme me trompait. Un jour, je surpris une lettre : cette lettre indiquait un rendez-vous. Je ne voulus croire que mes yeux ; je me cachai, et je vis Catherine s'avancer, appuyée au bras de son amant, ses

yeux perdus dans ceux de son amant ; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant, et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père ; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

— Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

— Grande et petite, il les a payées toutes deux ensemble ; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père ; c'est moi qui fis établir les tentes de manière à ce qu'il n'y eût point de barrière ; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy Duchâtel, à Narbonne et à Robert de Loire, et, si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

— Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils ; que l'absolution du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France !

— Ce n'est pas tout, mon père : je n'avais puni que l'un des coupables ; restait encore sa complice ; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme ? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme, pour laquelle, deux ans auparavant, j'aurais donné ma vie ; puis, quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit. Pendant deux heures, je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délices dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures, j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur. Enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval s'était arrêté sur les bords de la Seine ; je descendis : Catherine était morte. Cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

— Quelque grande que fût sa faute, vous avez outrepassé vos

droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire, c'est un crime qui ne peut être remis que par le saint-père ; mais, à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs : espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

— Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs, les honneurs de la vie : débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout. Les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais aimés : amis, maîtresses, pays, ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela dura dix ans, mon père ; dix ans de damnation, que les hommes crurent dix ans de bonheur ; dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre ; veille ou sommeil n'y faisaient rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie ; et, cependant, j'entendais dire quand je passais : Voilà le favori ! voilà le puissant ! voilà l'heureux !...

— Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

— C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale ; car, je ne vous ai pas tout dit, mon père : dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant, que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

— Eh bien ? dit le prêtre.

— Le pacte fut accepté, mon père, murmura de Giac en devenant plus pâle encore. Voilà pourquoi je me suis si bien vengé ; voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes, voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

— Arrière ! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur, arrière ! toi qui as fait alliance avec

Satan !

— Mon père !...

— Ne m'approche pas, maudit ! Notre saint-père le pape lui-même voudrait t'absoudre qu'il ne le pourrait pas, car, ouvrît-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin ici.

De Giac fit place, et le prêtre s'avança vers la porte, qu'il ouvrit.

— Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre ? continua de Giac.

— Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

— Eh bien ! s'écria de Giac, prêtre, rends-moi un dernier service.

— Lequel ? dit le moine en ouvrant la porte.

— Envoie-moi le bourreau, et, quand tu le verras sortir, rentre.

Et de Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

— La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte.

Et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. À peine avait-il achevé cette mutation, que le bourreau entra. De Giac marcha à lui.

— Écoute ! lui dit-il ; voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or de bagues et de pierreries, que je pourrais donner à un prêtre, afin qu'il dise des messes pour le salut de mon âme.

De Giac prit une pose, regarda le bourreau dont les yeux étincelaient de cupidité.

— Eh bien ! continua de Giac en relevant la manche de sa robe, en posant son bras sur une colonne tronquée qui s'élevait

au milieu du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure, et, du troisième, abattit la main du sire de Giac ; puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche de cuir et sortit. Un instant après, le moine rentra.

— Maintenant, lui dit de Giac en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre, je n'ai plus ma main.

Le lendemain, le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

FIN